



LINGUE D'EUROPA E DEL MEDITERRANEO

Collana coordinata da Giovanni Agresti e Henri Giordan

22

Sezione IV

Sociolinguistica

diretta da Tullio Telmon

Direttori

Giovanni AGRESTI

Henri GIORDAN †

Comitato scientifico

Alain ALCOUFFE

Michele DE GIOIA

Fernand DE VARENNES

Paola DESIDERI †

Alain DI MEGLIO

Enrica GALAZZI

Annarita MIGLIETTA

Alberto SOBRERO

Tullio TELMON

Classificazione Decimale Dewey:

378.44 (23.) EDUCAZIONE SUPERIORE. FRANCIA E MONACO

LINGUISTES MONTPELLIÉRAINS DU 20^{ÈME} SIÈCLE

UNITÉ ET DIVERSITÉ, APPORTS ET ENJEUX

Sous la direction de
JEAN LÉO LÉONARD
CHRISTELLE DODANE
FABRICE HIRSCH



*Volume publié avec le concours de l'EA 739 Dipralang (Université Paul-Valéry Montpellier 3)
et de l'UMR 5267 Praxiling (Université Paul-Valéry Montpellier 3 & CNRS)*



©

ISBN
979-12-218-1593-1

PREMIÈRE ÉDITION
ROME 22 JANVIER 2025

Table des matières

I. Introduction

Jean Léo Léonard, Christelle Dodane, Fabrice Hirsch <i>Linguistes montpelliérains du 20^{ème} siècle</i>	9
---	---

II. Historiographie

Teddy Arnavielle <i>Tradition, évolutions, recomposition. Autour de Charles Camproux</i>	39
---	----

III. Émergence d'un paradigme ?

Christian Camps <i>Henri Guiter (1909-1994), des sciences aux lettres, un chercheur d'exception</i>	65
Jean Léo Léonard <i>Georges Millardet, précurseur de la dialectologie générale</i>	83
Christelle Dodane et Fabrice Hirsch <i>Maurice Grammont, une pensée moderne au carrefour de plusieurs disciplines linguistiques</i>	105
Michèle Verdelhan <i>Lucien Tesnière (1893-1954), Montpellier, la syntaxe et la postérité : une suite de malentendus</i> ..	121
Laurent Alibert <i>L'étude syntaxique des parlers gévaudanais entre Ronjat et Lafont : un pont vers un modèle autonome de la syntaxe occitane</i>	147
Giovanni Agresti <i>Robert Lafont sociolinguiste</i>	173
Jacques Bres et Françoise Dufour <i>Robert Lafont. La pragmatique, une linguistique anthropologique</i>	195
Alice Traisnel <i>De la théorie à la praxis. Louis Michel chez les pêcheurs du Golfe du Lion</i>	215
IV. Penseurs affiliés	
Frédéric Dinguirard <i>Colonel Léon Lamouche-Bey, Sòci dòn Felibrige (1860-1945)</i>	239
Pierre Escudé <i>Marginalité et centralité de Jules Ronjat (1864-1925)</i>	279
Philippe Martel <i>Charles de Tourtoulon, le père inconnu de la dialectologie moderne ?</i>	297

I. Introduction

Linguistes montpelliérains du 20^{ème} siècle

Jean Léo Léonard (EA 739 Dipralang), Christelle Dodane & Fabrice Hirsch (UMR 5267 CNRS Praxiling), Université Paul-Valéry Montpellier 3

1. Contexte et finalité de l'ouvrage

Si la Faculté de Lettres de Montpellier, et plus encore l'Université Paul Valéry Montpellier 3 (à partir de 1970), sont d'origine plus récente que la Faculté de Médecine, ces institutions ne se situent pas moins dans une tradition héritière de la vénérable Université de Montpellier, fondée en 1289. Les langues et littératures romanes y étaient déjà enseignées dès 1878, dans le cadre d'une chaire qui fut occupée successivement par Camille Chabaneau, Jules Coulet, Georges Millardet, Jean Bourciez et Henri Guiter. La *Société pour l'étude des langues romanes*, fondée en 1869, préfigurait déjà cette spécificité, dont la *Revue des Langues romanes* (RlaR) est l'un des plus beaux fleurons¹.

Située au carrefour de multiples aires culturelles et régions historiques romanes de langue occitane et catalane, résolument orientée vers la recherche interdisciplinaire et l'international, la Faculté de Lettres de Montpellier a été (et demeure encore aujourd'hui) un centre de réflexion et d'innovation unique en Sciences du Langage. De grandes figures de la linguistique générale, comme Lucien Tesnière (1893-1954) et Maurice Grammont (1866-1946), de la dialectologie, comme Georges Millardet (1876-1953), Charles Camproux (1908-1994) et Henri Guiter (1909-1994), Louis Michel (1913-1975) de la sociolinguistique, comme Robert Lafont (1923-2009), ont apporté une contribution décisive à l'étude des langues, d'un point de vue universaliste, tout en enracinant leur pensée dans la diversité linguistique locale, ou de leurs terrains européens. Non seulement ils ont apporté ou rassemblé une quantité considérable de données linguistiques, historiques et culturelles, mais ils ont proposé des synthèses nouvelles, des théories et des modèles qui font désormais partie des fondements de la linguistique moderne : grammaire de valence et

¹ Aujourd'hui en libre accès sur le lien <https://journals.openedition.org/rlr/> ; numéros de 1870 à 1948 numérisés et rendus accessibles sur <https://gallica.bnf.fr/ark:/12148/cb34359904h/date>.

actance en morphosyntaxe (Tesnière) – désormais centrale dans les applications de Traitement Automatique des Langues –, théorie de la dilation (assimilation à distance) de Grammont en phonologie – qui préfigure les théories gabaritiques ou CVCV d’interaction latérale entre segments de la chaîne parlée –, théorie des segments intrusifs (Millardet), méthode cumulative, dite « globale » en dialectométrie (Guiter) – cofondatrice de la dialectologie quantitative et computationnelle, aux côtés de l’apport du linguiste toulousain Jean Séguy –, géographie linguistique « discursive » (Camproux, mais aussi Michel, à sa façon) – qui introduit une forme d’ethnographie de la communication dans l’enquête dialectologique –, sociolinguistique périphérique et praxématique (Lafont) – qui établit une synthèse originale entre sociologie du langage, pragmatique, analyse du discours et anthropologie linguistique –, etc.

Orientations de recherche

Bien qu’ayant exercé à des époques différentes et sur des composantes différentes des langues et de leur environnement social (phonologie, morphosyntaxe, discours, ou facteurs externes), ces chercheurs ont tous, à des degrés divers, participé, outre aux débats de leur temps, à une réflexion commune en profondeur sur deux grands aspects de l’analyse des structures des langues : 1) les interactions entre unités fonctionnelles (Tesnière, Grammont, Millardet), 2) le déterminisme des dynamiques discursives sur la variation linguistique dans son contexte social (Camproux, Lafont). Tous s’intéressaient, à des degrés divers, à l’incidence des facteurs externes (géographie, histoire) sur la diversification et la diversité des langues. Guiter et Lafont représentent de ce point de vue une polarité, entre approche quantitative et vision qualitative ; Tesnière, dans sa thèse sur le duel slovène, avait apporté, dès avant sa nomination à Montpellier, une contribution inattendue à la géolinguistique et à la géographie culturelle, mais sa contribution à la didactique des langues, durant sa période montpelliéraine, fut également importante, et a nourri sa pensée théorique en linguistique générale² ; l’ouvrage-clé de Louis Michel sur la langue des pêcheurs du Golfe du

² Cf. Léonard et Verdelhan, TDFLE n° 83, récemment paru en ligne : <https://revue-tdfle.fr/numeros/1183-revue-83-didactique-des-langues-regard-sur-la-grammaire-et-des-langues-chez-lucien-tesniere-enjeux-epistemologiques-en-linguistique-appliquee>.

Lion est caractéristique de cet axe transversal ancré dans une écologie du langage fondée sur la géohistoire et la praxis des métiers vécus en occitan.

Cette triple perspective, avec ses deux axes centraux (*interactionnisme fonctionnel* et *indexicalité discursive*) et son axe transversal (*déterminismes externes*), constitue *a posteriori* le fondement de diverses tendances spécifiques qui ont émergé à Montpellier au cours du siècle passé et se poursuivent encore aujourd'hui à des degrés divers, même si on ne peut certes guère parler pour autant d'une *École de Montpellier* de linguistique, comme c'est le cas explicitement pour l'École de Paris en sémiotique greimassienne, ou de manière plus ou moins implicite avec « l'École de Toulouse », pour la dialectologie et l'ethnolinguistique romane³ – laquelle a, d'ailleurs, interagi à des degrés divers avec les linguistes montpelliérains. C'est probablement cette nature protéiforme, faite d'individualités fortes, en relation de complémentarité et, parfois, d'opposition, qui contribue à imprimer un cachet original à la linguistique telle qu'elle se pratique à Montpellier 3 encore aujourd'hui, avec ces lignes de force que sont la phonétique, la sociolinguistique, la didactique, la sociologie du langage/sociolinguistique, l'écologie ethnosociolinguistique, l'analyse du discours et la praxématique, ainsi que les études occitanes et la dialectologie. Le présent volume se situe dans la lignée d'ouvrages analogues sur les grands penseurs montpelliérains dans le domaine des lettres et des arts⁴, à ceci près que sa visée est résolument épistémologique, et qu'il se concentre sur un seul domaine de recherches : les Sciences du langage. Cette restriction est compensée par le caractère

³ Voir le fort beau site <https://ethnolinguiste.org/gascon/> créé et régulièrement mis à jour par Frédéric Dinguirard, fils de l'ethnolinguiste « toulousain » Jean-Claude Dinguirard.

⁴ Voir notamment Laurens, Jean-Paul et Renard, Jean-Bruno (éds.) 2013, *La faculté des lettres de Montpellier, Portraits de professeurs*, Montpellier, Presses Universitaires de la Méditerranée, et le volume collectif issu du 61^{ème} Congrès de la Fédération Historique du Languedoc Méditerranéen et du Roussillon *L'Université de Montpellier ; ses maîtres et ses étudiants depuis sept siècles 1289-1989*, Montpellier, Arceaux 49/Région Languedoc-Roussillon, 1995. On y trouvera deux articles précurseurs du présent projet éditorial : « La chaire des langues et littératures romanes (1878-1989) », par Henri Guiter (pp. 263-270) et « Entre le félibrige et l'Université : la Société pour l'étude des langues romanes, de 1869 à 1918 », par Jean-Marie Petit (pp. 271-282). Voir aussi le volume de Jean-Paul Laurens et Jean-Bruno Renard (éds), *La faculté des lettres de Montpellier Portraits de professeurs*, Montpellier, PUM (Charles Camproux et Robert Lafont y figurent).

interdisciplinaire de ce champ de recherches, renforcé par le choix des linguistes étudiés.

Une « école de pensée » se réfère généralement à un groupe de chercheurs partageant des convictions théoriques, des méthodes de recherche et des objectifs communs dans leur discipline. Les écoles de pensée peuvent émerger autour d'une université, d'une institution de recherche, ou même d'une ville ou d'une région, où des chercheurs partagent des idées et s'influencent les uns les autres. Nous ne parlerons donc pas d'« Ecole de linguistique de Montpellier », tant on ne peut justifier d'un corps de doctrine nettement délimité en Sciences du langage, même si le présent ouvrage montre combien les interactions ont été abondantes et fécondes entre des protagonistes tels que Millardet, Grammont et, hors des murs de l'Université, Ronjat. La contribution de Teddy Arnavielle, qui ouvre ce volume, met en valeur à la fois ces formes de coopération et d'interfécondation et des tendances antagonistes, à travers une sociologie des sciences. Cependant, si les écoles de pensée ancrées dans une université se caractérisent par l'influence de figures intellectuelles dominantes donnant lieu à des théories ou modèles prégnants, par des événements historiques ou des contextes culturels spécifiques, nous ne sommes pas loin d'une telle configuration. Les membres d'une école de pensée partagent intensément des points de vue et des publications, organisent des conférences et des séminaires, collaborent à des projets de recherche communs sur le long terme, contribuant ainsi à développer et à promouvoir leur approche particulière dans leur domaine d'étude.

À ce titre, la configuration examinée dans le présent ouvrage se fonde sur :

- a) le triangle dialectologie/romanistique, linguistique générale (saussurienne ou structuraliste, puis guillaumienne) et linguistique de corpus⁵ ;
- b) sur quatre grandes figures tutélaires : Grammont, Tesnière, Camproux, Lafont ;

⁵ En occitan, mais aussi au-delà, avec une tradition de traitement quantitatif de données discursives et grammaticales qui commence avec certains travaux de Guiter en romanistique.

c) le soutien de sociétés savantes locales et surtout, de la *Revue des Langues Romanes* comme vecteur fondamental ;

d) l'ancrage régional autour de ces deux langues minoritaires considérables, à une échelle géohistorique européenne, que sont occitan et catalan⁶.

Cependant, qu'il soit clair que nous laissons la porte ouverte sur cette question (l'ontologie d'une « École de Montpellier » en linguistique), afin de ménager un espace au débat. Nous espérons également que cet ouvrage permettra de débattre sur une question en filigrane, qui reste centrale pour nous, concepteurs de cet ouvrage : comment valoriser la continuité d'une œuvre plurielle et pluraliste en linguistique à Montpellier, en particulier mais aussi, de manière plus générale, dans tout lieu de tradition universitaire. Cette question revêt d'importants enjeux en termes de *valorisation du patrimoine scientifique des universités* à échelle non pas seulement locale ou régionale, mais également européenne, voire globale.

Problématisation

De ce point de vue, notre objectif a consisté ici à poser un ensemble de questions cruciales, en cette période de transition dans tous les domaines de l'économie politique et de la pensée :

a) Qu'est-ce qui fonde une pensée originale et féconde pour la collectivité des chercheurs, mais aussi pour la société civile – le « public » de la production universitaire, qui inclut non seulement les étudiants mais une vaste gamme de lecteurs aux intérêts multiples ?

b) Qu'est-ce qu'une « école de pensée » ? Est-ce le résultat *a priori* d'une programmation, d'un projet individuel ou collectif, ou est-ce *a posteriori* le produit différé de multiples orientations et découvertes parallèles ? Quelles conditions socio-politiques, socio-culturelles et éducatives

⁶ Rappelons que le poids démographique aussi bien de l'occitan que du catalan était bien plus considérable à échelle nationale et régionale qu'il ne l'est aujourd'hui, au cœur de la période examinée ici, entre les années 1920 et 1980. Le domaine de l'occitan couvre un tiers environ du territoire hexagonal et, si le catalan est restreint au Roussillon dans l'actuelle région Occitanie, il n'en constitue pas moins un arc ouest-méditerranéen de grande importance, à échelle de l'Europe des régions, entre France et Espagne.

favorisent l'émergence de tels centres, sous ces différents aspects (*a priori* ou *a posteriori*) ?

c) Comment concevoir une épistémologie à la fois de la pensée mais aussi de la *praxis* (la pensée en action dans son contexte social, avec une intention transformatrice envers le monde) de telles « écoles » ? En quoi le contexte socio-historique et géographique de Montpellier, en tant que ville universitaire, a-t-il été décisif, dans le cas qui nous intéresse ici ?

d) Quel est le rôle de l'interdisciplinarité ainsi que du cosmopolitisme (la dimension internationale, notamment européenne), et des échanges et influences entre divers centres régionaux (Toulouse, Montpellier, etc.) dans l'évolution de tels centres ?

e) Quelles sont les conditions de pérennité et de pérennisation ? La programmation donne-t-elle de meilleurs résultats, de ce point de vue, que le jeu des choix personnels et du hasard ? Quelles leçons peut-on tirer du cas de la linguistique Montpelliéraine – ne serait-ce que dans le sens *heuristique* de ce terme, pour autant qu'il s'agisse d'une « école de pensée » *a posteriori* ?

Toutes ces questions, initialement posées aux contributeurs et contributrices du présent volume, ont trouvé des réponses stimulantes dans leurs articles. Les chapitres constitutifs du présent ouvrage traitent ainsi notamment, de ces différents points de vue, l'œuvre de linguistes tels que Charles Camproux (1908-1994), Maurice Grammont (1866-1946), Henri Guiter (1909-1994), Robert Lafont (1923-2009), Louis Michel (1913-1975), Georges Millardet (1876-1953), Lucien Tesnière (1893-1954), Charles de Tourtoulon (1836-1913) et Jules Ronjat (1864-1925). À cet ensemble s'est ajouté un auteur comme Léon Lamouche (1860-1945), spécialiste de linguistique et de géographie culturelle des Balkans, dans la mesure où sa contribution à l'École montpelliéraine de linguistique s'avère caractéristique de la dynamique interdisciplinaire de « l'esprit du lieu », selon l'expression consacrée par l'historien de la linguistique Patrick Sériot (Université de Lausanne). On voit ainsi se déployer une réflexion collective panoptique en sciences humaines, ancrée dans un espace géohistorique et social donné, au sein d'une constellation régionale et internationale de lieux de pensée (liens avec Toulouse, mais aussi avec les universités catalanes en Espagne, et italiennes), davantage que comme un simple florilège de personnalités marquantes.

2. Historiographie : un témoignage

Des douze chapitres qui composent le présent volume, une contribution doit être présentée à part, tant elle se démarque par sa teneur « mémoire vive », à la façon d'une chronique d'événement et de choses vues et vécues : celle de Teddy Arnavielle, intitulée *Tradition, évolutions, recomposition. Autour de Charles Camproux*. Il s'agit bel et bien d'une chronique scientifique, à travers un regard provenant de l'intérieur du microcosme scientifique et humaniste montpelliérain, tournant autour de la personnalité de Charles Camproux (l'un des onze linguistes étudiés ici), qui sert de pivot au propos de l'auteur. Ce chapitre propose une vision résolument personnelle, un témoignage de protagoniste couvrant les quarante années qu'il a passé en tant que Maître de Conférences, puis Professeur à l'Université Paul-Valéry, en prenant comme point de référence la personnalité de l'écrivain, dialectologue et grammairien de l'occitan Charles Camproux, dont il fut l'élève. Camproux avait lui-même été élève de Georges Millardet, situé ici à la racine de notre parcours, et son œuvre peut être envisagée comme une transition entre une tradition philologique, dialectologique et littéraire et le développement de la linguistique générale et de corpus d'époques plus rapprochées de la date de parution du présent ouvrage. En lisant attentivement ces pages, qui constituent le volet I de ce livre, tant elles sont denses, le lecteur découvrira comment la tradition de la dialectologie s'est développée à la Faculté des lettres de Montpellier à partir des figures de Louis Michel, de Henri Guiter et Charles Camproux (voir dans cet ouvrage) ainsi que de Jean-Marie Petit, qui aurait mérité une place également dans ce volume, mais n'a pu être inclus pour des raisons d'équilibre général des thèmes, afin de ne pas surdimensionner la dialectologie romane, d'ores et déjà très présente. La linguistique romane dans son acception moderne (notamment « outillée ») fut initialement portée par Henri Guiter, qui succéda à Jean Bourciez et auparavant à Georges Millardet (chaire de langues et littératures romanes) et qui va mener sur le terrain les enquêtes extrêmement fouillées de l'Atlas linguistique des Pyrénées-Orientales (1966). Il appliquera les démarches de la dialectométrie sous l'approbation de Jean Séguy (cf. article de Christian Camps, ce volume), avant que Christian Camps ne vienne ensuite lui succéder. Le lecteur découvrira ensuite les grandes figures que sont Charles Camproux, Robert Lafont, à travers leurs carrières respectives à la faculté de lettres

et, quoique extérieur à l'Université de Montpellier, à la façon d'une figure tutélaire, Gustave Guillaume, pour s'intéresser ensuite à l'histoire plus récente de la linguistique sur le site montpelliérain. Cette contribution décrit avec verve la trame des orientations de recherche des différents protagonistes, des intérêts individuels et collectifs, des contraintes institutionnelles, des idéologies, du chassé-croisé des recrutements et de leurs conséquences sur le pilotage de la recherche, qui est affaire humaine avant toute chose. Le plan de ce chapitre, qui subsume le volet II du présent ouvrage, pose les jalons de l'espace intellectuel et empirique de la linguistique à l'Université de Montpellier et du microcosme fécond qu'elle fédère par son rayonnement et les moyens qu'elle a pu mettre à disposition des chercheurs travaillant dans ses murs, mais aussi hors de ses murs (cf. le volet III de cet ouvrage, sur les penseurs affiliés). Teddy Arnavielle dessine un parcours ancré dans la tradition de la dialectologie et de la linguistique romane pour déboucher sur la linguistique générale et la création des séminaires et des groupes de recherche qui vont développer l'interdisciplinarité dans les Sciences du Langage et au-delà au fil des ans. Ces structures succèdent aux grands vecteurs du passé que furent les sociétés savantes et les revues (dont la *Revue des Langues Romanes*, pilier de la romanistique, qui reste aujourd'hui très active et s'est rendue accessible selon le mode des « Sciences ouvertes »)⁷.

3. Émergence d'un paradigme ?

Dans le troisième volet du présent ouvrage, qui fait émerger un paradigme de recherches en linguistique et en dialectologie générales, le sommaire ne suit pas un ordre chronologique, qui aurait été la manière la plus simple mais aussi la plus routinière de dérouler le panorama des activités et des œuvres des linguistes montpelliérains. Au contraire, le lecteur est invité à sauter le gué de la rivière (Le lez, ou L'Hérault...), de rocher en rocher. Chaque auteur et penseur est un pivot qui tourne en déroulant l'écheveau de la complexité des méthodes, des théories et des perspectives.

⁷ Cf. <https://journals.openedition.org/rlr/> ; une archive en ligne des numéros parus entre 1870 et 1951 est accessible <https://gallica.bnf.fr/ark:/12148/cb34359904h/date>.

Ainsi, ce troisième volet s'ouvre sur le très riche article de Christian Camps, intitulé *Henri Guiter (1909-1994), des sciences aux lettres, un chercheur d'exception* sur ce chercheur polyvalent que fut Henri Guiter, linguiste et dialectologue romaniste, co-développeur avec Jean Séguy de la dialectométrie (ou dialectologie quantitative), physicien et mathématicien, historien de la littérature, critique littéraire, etc. De ce point de vue, la figure d'Henri Guiter est caractéristique de l'effervescence intellectuelle des savants de cette école informelle de linguistique qui émerge de la mise en abyme des penseurs et des époques. Chacun est à la fois original, irréductible, et en même temps caractéristique de la diversité des centres d'intérêt, de la profusion de talents, de la largeur de vue, ainsi que de son actualité, par rapport aux questions de la linguistique moderne.

Durant une carrière s'échelonnant sur cinquante ans, Henri Guiter a mené des recherches approfondies dans trois domaines majeurs : la dialectologie, la toponymie et la romanistique. Ses contributions notables comprennent l'*Atlas linguistique des Pyrénées Orientales* (1966), en appliquant l'enquête à quadrillage ou *maillage* exhaustif, à la différence de la plupart des atlas linguistiques d'alors et de l'ALF, et une méthode novatrice d'exploitation des atlas linguistiques : la méthode globale en dialectométrie, qui saisit l'ensemble des distances interdialectales, dans toutes les composantes de la langue envisagée dans toute sa diversité dialectale (le *diasystème* – terme d'U. Weinreich, qui reviendra souvent au cours de l'ouvrage). Guiter a confirmé par ses recherches l'importance de la toponymie dans l'étude des substrats linguistiques, appliquant des méthodes statistiques modernes à ses travaux. Il a également exploré la dimension glottochronologique, en améliorant sensiblement la méthode inaugurée en 1948 par Morris Swadesh, et en appliquant ses calculs aux langues romanes. En 1977, Guiter a élaboré une méthode glottochronologique pour les langues européennes, basée sur une liste de cent signifiés non-culturels. Il a établi une relation entre la date de divergence de deux langues et le pourcentage de signifiants partagés. Dans le domaine de la romanistique, Guiter a innové en utilisant les méthodes statistiques comme outil fiable pour l'étude de l'histoire des langues à travers leurs corpus littéraires (chez Mistral, Molière). En tant que poète, conteur, Majoral du Félibrige, et folkloriste, il a exploré la richesse culturelle en catalan et en français. Guiter a également contribué à développer la méthode dialectométrique de Jean Séguy et les concepts

de Hans Goebel, notamment l'Indice général d'identité et l'Indice relatif moyen de cohérence. Guiter, toponymiste distingué, a étudié le substrat basque dans la toponymie des Pyrénées orientales, suggérant que la chaîne pyrénéenne aurait été habitée par des bascophones avant la romanisation. Ses études étymologiques ont englobé des régions telles que les Pyrénées méditerranéennes, le Languedoc occidental et les *Feuda Gabalorum*.

En tant que romaniste, Guiter a apporté des contributions originales, proposant de nouvelles étymologies dans diverses langues romanes. Il a étudié la phonétique du Gévaudan, les participes passés en catalan, l'emploi des verbes auxiliaires provençaux, et la diphtongaison languedocienne. Ses études ont également porté sur les frontières linguistiques entre ibéroroman et galloroman. D'ailleurs, Guiter est sans doute le dialectométricien des premières heures de cette discipline qui s'est le plus penché sur les frontières dialectales, que ce soit entre les dialectes et sous-dialectes de l'occitan ou dans d'autres domaines connexes – dont le poitevin en domaine d'oïl. Outre ses contributions scientifiques, Guiter a excellé en littérature, publiant des recueils de poésie, des contes catalans, et des pièces de théâtre. Il a également été un historien de la littérature, écrivant sur la littérature roussillonnaise moderne et analysant des figures littéraires telles que Ramon Llull. Il fut donc aussi « poète, conteur, auteur dramatique, folkloriste », nous dit Christian Camps dans son article très complet, richissime en références bibliographiques concernant cette œuvre protéiforme. Il fut également secrétaire de rédaction de la *Revue des Langues romanes*, et conférencier prolifique. Son héritage comprend plus de mille articles et comptes rendus. La polyvalence et la rigueur scientifique de Henri Guiter ont profondément marqué l'étude des langues et de la culture dans les régions qu'il a explorées, et confirmé la polyvalence des linguistes de l'École de Montpellier. Par ses recherches sur les corpus littéraires et son traitement de bases de données comparatives, glottochronologiques et dialectométriques, Henri Guiter participe de l'essor de la Linguistique de Corpus et du Traitement Automatique du Langage (TAL), aujourd'hui central en linguistique, et que les laboratoires du département de Sciences du Langage de l'UPVM (Université Paul-Valéry Montpellier 3) continuent de développer. L'œuvre de Henri Guiter peut donc être envisagée comme une transition entre la tradition philologique, dialectologique,

onomastique et la linguistique quantitative et de corpus. De même que Georges Millardet, qui enseigna de 1911 à 1933 à l'Université de Montpellier représente, aux côtés de Maurice Grammont, une transition vers la linguistique générale, comme nous allons le voir ci-après.

Le deuxième article (*Georges Millardet, précurseur de la dialectologie générale*) écrit par Jean Léo Léonard porte sur une figure importante de la dialectologie, qui précéda de plusieurs décennies Henri Guiter : le romaniste, dialectologue et phonéticien Georges Millardet (1876-1953) qui fut formé par le romaniste Edouard Bourciez à Bordeaux et qui travailla à partir de 1911 à la Faculté des Lettres de Montpellier aux côtés de Maurice Grammont (cf. chapitre suivant). Dans son doctorat, il va explorer la dialectologie gasconne en associant la méthode préconisée par Jules Gilliéron pour son *Atlas Linguistique de France* (données de terrain) à celle de l'abbé Rousselot (la phonétique expérimentale). Cependant, sur le plan théorique, Georges Millardet est un adversaire déclaré de Jules Gilliéron, auquel il reproche d'orienter la géographie linguistique vers les versants périlleux de la spéculation lexicaliste. La technique de la *tabula rasa*, qui s'embarrasse peu de philologie, chère à Gilliéron, lui est également étrangère. Il prône tout au contraire une forme de géographie linguistique qui préfigure ce qu'on entend désormais comme *géolinguistique* ou, selon le terme forgé par Jean Séguy, *aréologie* : une approche de la dynamique des aires dialectales, nourrie en amont par le comparatisme roman, voire indo-européen, la philologie (textes landais anciens) et, dans une certaine mesure, la linguistique générale telle que la concevaient Antoine Meillet ou Maurice Grammont. Son approche basée sur la notion de *segmentation* (ce qu'on appellerait aujourd'hui *conditions d'épellation* ou *cadre rythmique*) et l'analyse des faits de langue en synchronie sur le plan géolectal, va dans une certaine mesure influencer les travaux à venir, tels que l'*Atlas linguistique de Gascogne* de Jean Séguy et ses collaborateurs (l'École de linguistique et de dialectologie de Toulouse). Millardet est également un précurseur méconnu de la démarche structuraliste en dialectologie, et à ce titre, l'influence de Grammont lui permettra d'intégrer la dimension phonologique à ses travaux.

De ce point de vue, l'article propose au lecteur une analyse approfondie de l'ouvrage *Linguistique et Dialectologies Romanes* de Millardet où ce dernier tente de refonder la dialectologie romane en intégrant la linguistique générale en tenant compte de concepts et de méthodes issues du *Cours de*

Linguistique Générale de Ferdinand de Saussure, paru en 1916. Au fil des pages, le lecteur découvrira plus en profondeur les spécificités de la pensée de Millardet et pourquoi on peut le considérer comme un véritable précurseur de la dialectologie générale et de la dialectologie structurale, bien avant Uriel Weinreich, Jean Séguy, Corrado Grassi, Sever Pop, Valeriu Rusu ou, plus récemment William Labov ou Bernd Kortmann. La méthode utilisée par Millardet sera ensuite illustrée par l'auteur à travers de nombreux exemples (application de la théorie de la syllabe de F. de Saussure et du principe de superposition des aires de Millardet, qui réfute et transcende la doctrine gradualiste de Paul Meyer et de Gaston Paris, mais aussi de F. de Saussure). Millardet apparaît donc comme un chercheur en avance sur son temps, doté d'un esprit critique aigu et délié, dans sa relation intellectuelle à ces deux fondateurs que furent Jules Gilliéron (en dialectologie) et F. de Saussure (en linguistique générale). La synergie avec la pensée de Maurice Grammont est également un élément clé de la praxis scientifique de Millardet, et conforte la cohérence précoce de la linguistique montpelliéraine, autour de domaines comme la dialectologie, la phonétique et une forme de linguistique générale pré-structuraliste. Durant cette phase de l'émergence de ce qui ressemble à une sorte d'école de linguistique montpelliéraine, le maître incontesté, sur le plan scientifique autant qu'institutionnel reste sans conteste Maurice Grammont.

Dans le troisième article du présent volume (*Maurice Grammont, une pensée moderne au carrefour de plusieurs disciplines linguistiques*), Christelle Dodane et Fabrice Hirsch s'intéressent à la personnalité scientifique de Maurice Grammont (1866-1946) qui a introduit la phonétique expérimentale à Montpellier en créant en 1904, un laboratoire de phonétique dans la lignée de son maître, l'abbé Rousselot. Ce qui rend cette personnalité intéressante sur le plan scientifique, c'est que Grammont se situe à la croisée de plusieurs disciplines : la linguistique comparative et indo-européaniste, la phonétique et la dialectologie. Après avoir présenté les éléments marquants de sa vie et de sa carrière universitaire et en insistant sur la période à partir de laquelle Grammont deviendra professeur de grammaire comparée, puis de linguistique au sein de la Faculté de lettres de Montpellier, le lecteur sera amené à découvrir ses principales influences scientifiques (parmi lesquelles celles de Michel Bréal, Ferdinand de Saussure, Louis Havet, l'abbé Rousselot et Antoine Meillet),